

"Comment osez-vous ?"

Autor(en): **Moreau, Thérèse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **72 (1984)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277085>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le malaise au bout de la plume

Eau de rose et féminisme

Entre la littérature pour midinettes et la réflexion féministe, la frontière n'est pas aussi étanche qu'on pourrait l'imaginer.

Pierrette Sartin, sociologue, professeur, spécialiste des problèmes du travail, a écrit, à côté d'études sérieuses sur la condition des femmes et des travailleurs, à côté de ses mémoires (voir FS déc. 1983), une dizaine de romans, et cela dans un but bien défini : faire passer des idées féministes. Frappée en effet de l'extraordinaire succès des romans à l'eau de rose et du peu d'audience des discours féministes, Pierrette Sartin décida de se lancer dans ce genre littéraire... tout en faisant réfléchir.

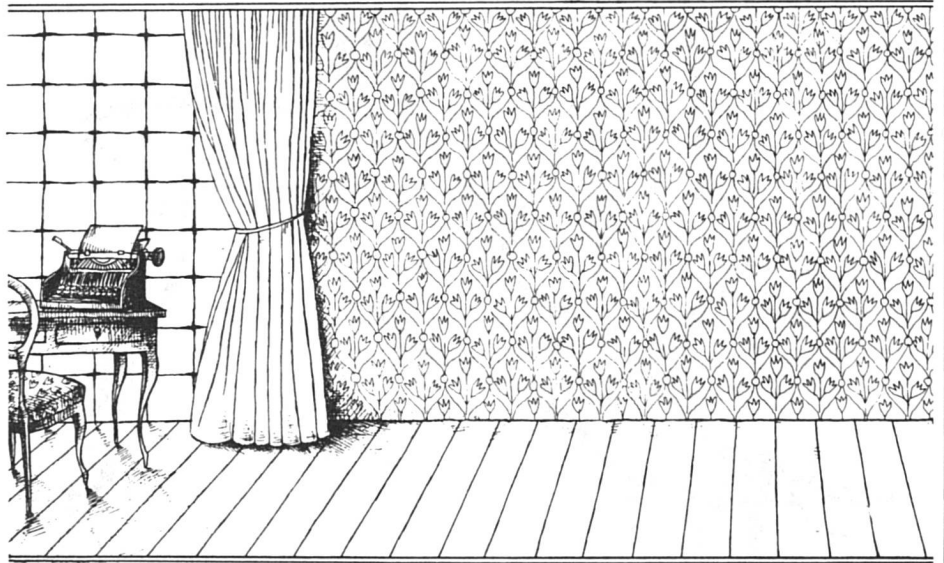
Ces livres qui ont paru entre 1966 et 1977 pour la plupart chez Casterman (Collection *la Palme d'or*) sont malheureusement épuisés et je n'en ai trouvé que 3 dans des bibliothèques ; mon analyse n'ira donc pas bien loin, ce que je regrette.

Première remarque : je les ai lus tous les trois très vite... par désir de connaître la fin de l'histoire ; j'ai donc été prise par le romanesque et les rebondissements de ces récits ! Premier but d'un roman rose atteint !

« *Le revers de la médaille* » est peut-être le roman dont le schéma ressemble le plus à celui d'un récit à l'eau de rose selon la tradition : comment une bergère finit par être aimée d'un prince. En l'occurrence, il s'agit d'une petite secrétaire gavée de romans (roses !) qui épouse son patron ; excellent crescendo de péripéties de toutes sortes jusqu'au mariage ! Mais là, on n'en est qu'à la moitié du livre, tout le reste racontant la difficile adaptation de la secrétaire (de milieu très modeste) à la famille du patron. Bonne leçon pour les midinettes qui rêvent du prince charmant !

« *Comme je te veux* » met en scène un jeune homme pauvre, mais intelligent et ambitieux qui épouse une fille à papa. Croyant qu'il ne l'a épousée que pour son argent, elle se refuse à lui... tant et si bien que le jeune homme décide de renoncer à tous les avantages pécuniaires et politiques que lui valait sa situation de gendre d'un homme en vue et de repartir à zéro en allant travailler dans le tiers monde. Jolie histoire morale, pourquoi pas !

« *Une étrangère sans bagages* » est l'histoire d'une femme seule, brillante avocate, divorcée, qui élève ses deux enfants. Ulcérée de voir que ses enfants à qui elle a tout sacrifié lui témoignent si peu de reconnaissance, elle décide de disparaître : sa fille récemment mariée est trop prise par ses études de médecine pour venir la voir ; son



Michaela Barasky

Dessin de Michaela Barasky, Agenda de la Femme 1981.

fil, étudiant, a tendance à la considérer comme une esclave juste bonne à laver son linge. Elle disparaît donc et va refaire sa vie dans un village du Midi où elle se consacre à la peinture, violon d'Ingres qu'elle n'avait jamais eu le temps de cultiver.

Point commun de ces trois romans : ils finissent bien comme il se doit. La secrétaire, après des moments très dramatiques, réussit à convaincre son mari de son réel

amour et désir de bien-faire. La fille à papa ira, devine-t-on, rejoindre son mari dans le tiers monde et le mariage sera enfin consommé ; l'avocate retrouvera son fils lors d'une exposition de ses tableaux à Avignon, tendresse, bonheur retrouvé, etc !

Dommage donc que ces livres ne soient pas réédités et n'aillent pas faire battre quelques cœurs dans les chaumières !

S. Chapuis-Bischof

« Comment osez-vous ? »

Comment une féministe peut-elle envisager de collaborer à pareille entreprise ? Question maintes fois posée à celles qui, de près ou de loin, ont à faire avec la littérature sentimentale. Qu'on l'achète, qu'on la consomme, qu'on l'écrive ou la traduise, personne ne vous fera grâce de son accusation : « Comment osez-vous ? » Or cette question me prend à rebrousse-poil, car elle méconnaît, et le statut des femmes, et celui des écrivaines.

En effet, celles qui écrivent, traduisent, ou font commerce du roman d'amour, le font pour la raison qui pousse tous les jours bien des gens vers un travail aliénant : le besoin d'argent. Sauf à faire un best-seller, les écrivaines n'ont pas beaucoup d'argent : un livre qui rapporte même cinq mille francs dans une année est rare, les droits d'auteurs payés un an minimum après la sortie du livre. Il faut donc trouver un autre travail, souvent l'enseignement. Mais le mi-temps se pratiquant peu, on se trouve vite à court de temps car trop prise par le métier. Sans emploi, tout notre temps est employé à chercher un travail jusqu'au jour où la copine d'une copine connaît un-e éditeur-e qui cherche des « nègres » (négresses). La plupart des maisons demandent des variations sur un canevas qu'elles fournissent, paient moitié à la signature du

contrat, moitié à la livraison, et on peut écrire un tel ouvrage en trois mois ; d'autres demandent une traduction-adaptation, il faut une quinzaine de jours pour 320 pages ; là encore, le boulot n'est pas mal payé car il prend peu de temps.

Le mythe de l'artiste pauvre

Ceci amène une seconde considération : pourquoi les femmes sont-elles les seules personnes qui écrivent dont on exige qu'elles vivent le mythe de l'artiste pauvre et intègre qui vivotera pendant la dizaine d'années nécessaires à l'établissement d'une réputation ? Peu de personnes reprochent à Apollinaire et consorts d'avoir fait de la pornographie, débouché naturel pour les écrivains. Voudrait-on que les féministes s'attèlent à pareilles tâches, il ne me resterait plus qu'à inverser le titre de mon propre ouvrage.

Ce n'est pas un crime non plus pour les écrivains que de faire le roman à scandale, le roman policier qui leur assurera voyages et train de vie agréables. On peut faire un roman à clef sur les femmes (Sollers), se faire enlever (Hallier), écrire des policiers vulgaires et misogynes (San Antonio), débiles et répétitifs (S.A.S.), mais si le tirage

Nations Unies : des progrès, mais...

Dans le cadre de l'Assemblée générale, la commission sociale de l'ONU a examiné au début de novembre la question de la promotion de la femme. Mme Laetitia Shahani, secrétaire générale adjointe au développement social et aux affaires humanitaires, a présenté les importants progrès accomplis depuis l'Année Internationale de la Femme (1975), qui n'ont cependant pas eu toute l'influence désirée. Les réformes législatives s'avèrent insuffisantes : elles doivent être renforcées par une éducation et une information visant à changer les attitudes et à faire mieux comprendre les rôles de l'homme et de la femme dans la famille et la société. A Nairobi en 1985, il sera nécessaire de procéder à un examen approfondi de la situation et d'évaluer les obstacles à l'application des plans mondiaux adoptés à Mexico et à Copenhague.

La Convention sur l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes est maintenant signée par 90 Etats et ratifiée par 52.

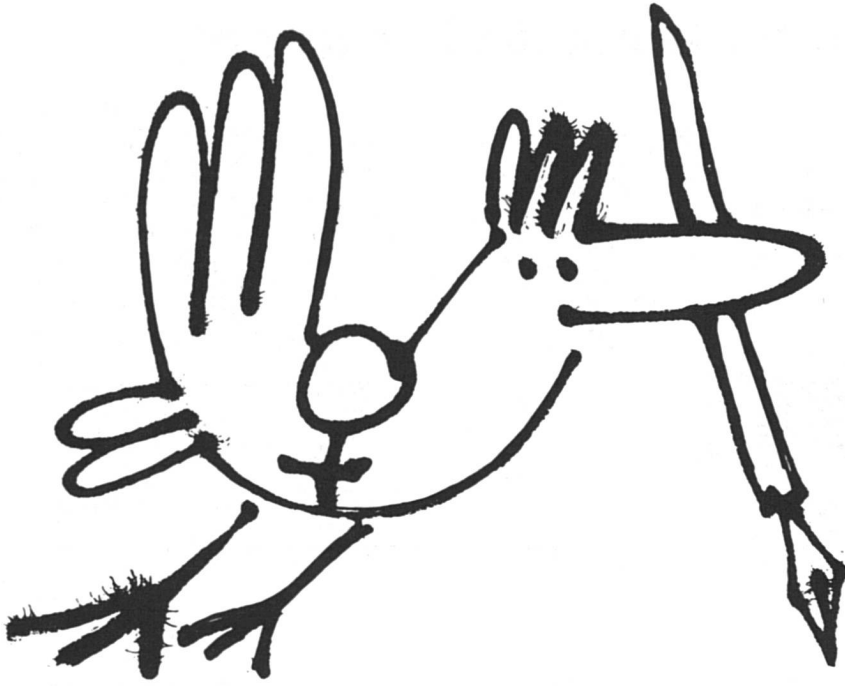
Quant à l'Institut International de recherche et de formation pour la promotion de la femme, il est désormais opérationnel, sous la présidence de Mme Delphine Tsonga. Il est en relations avec les autres organisations du système des Nations Unies, notamment pour obtenir une amélioration des données statistiques et des autres indicateurs sociaux, et pour arriver à une meilleure incorporation des questions relatives aux femmes dans les programmes de développement, par exemple dans le secteur industriel.

A fin 1983, un séminaire d'une semaine s'est tenu au siège de l'Institut à Saint-Domingue avec la participation de 15 pays en voie de développement ; il a porté sur une meilleure politique de l'information et une meilleure planification, en vue de stimuler la participation des femmes au processus de développement, par la formation de cadres nationaux, l'échange d'informations, la prise de conscience chez les femmes.

En liaison avec l'Organisation des NU pour le développement industriel, l'Institut cherche à établir des programmes de petites dimensions dans les secteurs d'activité adaptés aux possibilités des femmes. Avec la FAO, il étudie des projets relatifs aux circuits de production alimentaire et à l'impact du rôle des femmes dans la production.

L'Institut cherche à mettre sur pied, à partir de son budget et de dons extérieurs, un système de bourses pour la formation des femmes appelées à participer aux activités de développement dans leur pays.

Perle Bugnion-Secrétan



est fort, médias et monde universitaire s'intéresseront à vous. Et de fait, l'écrivain peut même donner dans le roman sentimental s'il sait en faire des bestsellers. On étudie sérieusement Guy des Cars, lancé par Francis Carco, jusque dans les colloques internationaux sur la littérature et la sémiologie.

On vante *Louisiane, Marie des Iles ; La Madone des Sleepings* devient une œuvre populaire pleine d'érotisme contenu. On se pâme à la lecture de *Love Story* qui n'est après tout qu'un mauvais remake de la *Dame aux Camélias*, sauce Delly.

Faire pleurer Margot

Je m'étonne donc que ce soient toujours les femmes à être blâmées en cette affaire. Déjà quand le roman n'était qu'un genre mineur, la critique le taxait de littérature de femmes, ceci de Mme de Lafayette à Stendhal. Puis, le roman étant devenu classique, ce fut la littérature populaire qui devint féminine. Il est vrai que les femmes participent à l'entreprise mais si on se souvient de Sue, on ignore Mmes Cottin, Riccoboni, Aycard, Robert, Ancelet, Gagneur...

On sait que le mélo veut faire pleurer Margot et dès 1914, les maisons d'éditions lancent chacune des collections ciblant un public femmes. Delly, Max du Veuzit, Magali, en assurèrent le succès. Puis vint la collection Harlequin, dont aucun éditeur parisien ne voulait, non parce que les ouvrages étaient mauvais, mais parce que de tels livres ne se vendraient pas. On sait ce qu'il advint, la collection fait du quasi-dumping dans les pays francophones et des psychologues s'inquiètent du succès qu'elle a auprès des adolescentes. Devant les ventes mirobolantes, les éditeurs ont décidé qui de lancer Duo, qui de lancer Turquoise, sans d'ailleurs encourir les foudres de la critique. Personne n'est allé-e interviewer

le président directeur général et l'accuser de ternir la réputation de sa maison.

Si ces romans ont tant de succès, la responsabilité n'en incombe-t-elle pas quelque part aux auteur-e-s quasi illisibles du roman contemporain, à la violence, à la dureté et aux difficultés quotidiennes ? J'ai connu la collection Harlequin aux Etats-Unis par l'intermédiaire d'une amie qui travaillait dans une banque, en France par une ouvrière laveuse d'endives. Travaillant dans la neige et la boue, les mains dans l'eau glacée, ces ouvrages lui apportaient l'évasion nécessaire à supporter ce genre de vie. L'opium, l'assommoir moderne, diraient certains, et, il est vrai que parfois je fais un cauchemar : tous ces livres sont écrits par des hommes qui, sous des pseudonymes féminins, nous distillent le message lénifiant du bonheur, de l'argent et de l'enfant. C'est alors que je me réveille, heureuse que des féministes soient parfois là pour « nettoyer » les traductions, passer un autre message. Je me dis que sur la structure de ces romans, on doit pouvoir écrire un livre féministe ou tout au moins qui passe de nombreuses revendications (travail, partage des tâches et du maternage, respect de la planète, bonheur, etc.)

En fin de compte, je crois que le problème d'une littérature de pure consommation n'est pas l'unique fait des femmes, mais que ce qu'on reproche à celles-ci, c'est de gagner de l'argent, parfois beaucoup d'argent, en parlant d'amour. Car la prostitution est le seul domaine où les hommes tolèrent que l'amour rapporte aux femmes un argent que des hommes s'empressent de leur voler. Ecrire des romans sentimentaux est parfois le seul moyen pour une femme de se rendre indépendante par l'écriture. Mais quand l'écriture n'est plus ni une vocation ni un passe-temps, elle devient métier... d'homme, là est tout le problème.

Thérèse Moreau